



PAJAK, LE CRAYON DANS L'ŒIL

Picto, Cellulo & Cie 2 PAGES D'IMAGES REMIXÉES PAR PHIL CASOAR

Les Cahiers Dessinés sont une oasis du dessin, tout comme La Halle Saint-Pierre, musée d'art outsider à Paris. Frédéric Pajak, l'éditeur des Cahiers, y présente une exposition de dessins comme vous n'en avez jamais vu, de Victor Hugo à Reiser, en passant par Steinberg, Vallotton, Alechinsky, Topor, Bascouard ou Bruno Schulz. Conversation à crayons rompus avec Pajak.

Y a-t-il des dessinateurs que tu aurais aimé exposer et qui ne figurent pas dans l'expo ?

Oui, par exemple, Steinlein. Il y a une très belle collection au musée de Lausanne, parce qu'il est lausannois, mais il faut un an pour les avoir. Mais on fera une nouvelle exposition dans deux ans.

Pas de Steinlein, mais un bon quota de Suisses exposés ! Ça s'explique par ton histoire personnelle ?

D'une part, et puis pour moi les tout grands dessinateurs sont suisses, pas français. Je pense à Vallotton, Steinlein, Hodler, Giacometti, Paul Klee, qui est devenu suisse... La Suisse, c'est un pays de dessinateurs. Ils ont aussi une grande littérature, les Suisses, Cingria, Ramuz, Walser surtout, c'est un génie.

A propos de Walser, le nombre de fous, de désespérés, parmi les dessinateurs exposés, c'est impressionnant.

Il y a deux assassinés. Trois suicidés, Bosc, Chaval, Van Ginneken. Après il y a tous les suicidés par l'alcool. Il y en a beaucoup. Ben, on paie de sa personne pour dessiner. On ne dessine pas comme ça, c'est très intime, le dessin, c'est pas quelque chose qu'on extériorise, pas comme la peinture ou la sculpture. Je ne fais pas de théorie sur le dessin, mais c'est souvent un peu du domaine du journal intime. Je vois des milliers de dessins par année, mais le nombre de dessins qui sont restés dans les cartons, dans les greniers, c'est incroyable. Quand je voulais faire un livre sur Fournier¹, tout au début des *Cahiers dessinés*, j'ai demandé à sa veuve : est-ce que Fournier avait des dessins qu'il ne montrait pas ? Elle m'a dit : "il y a un carton, je ne l'ai jamais ouvert." On l'a ouvert ensemble. C'est un grand moment. Là il y a une émotion, une beauté de faire ça. Le peintre Van Ginneken, qui s'est suicidé. On ne connaît pas ses dessins. Il y a des gens au vernissage qui pleuraient en voyant ses autoportraits ; c'est curieux, ils ne savent pas qui c'est. Le dessin pour ça, c'est fou.



Van Ginneken

Tu parles d'un côté intime du dessin : tu es toi-même dessinateur, éditeur de dessinateurs, là tu organises une expo de dessins, d'où ça te vient, le goût du dessin ?

Je suis fils de peintre, on travaillait avec ma sœur dans l'atelier de mon père, qui nous donnait des pinceaux, du bon matériel ; on peignait en fait, vraiment tout gosses, à 5, 6 ans, et puis on a fait des choses avec lui : par exemple, il achetait des ardoises de Prisunic, et on commençait à dessiner dessus, lui il ajoutait des trucs... c'était un jeu. Un atelier de peintre, quand on est un enfant, c'est impressionnant, ça sent très fort... Mon père a fait 10 000 œuvres de son vivant, il est mort à 35 ans, c'était un type complètement fou de peinture. Donc on a vécu là-dedans, j'ai dessiné comme ça, et puis après la mort de mon père, j'ai cherché une forme, alors je me suis un peu intéressé à la bande dessinée, j'ai essayé d'en faire, mais je n'arrivais pas du tout à... Après, j'étais assez politisé, donc j'ai fait des dessins politiques, essentiellement en Suisse, mais j'en ai fait pas mal en France, dans *L'Idiot international*. J'ai beaucoup été censuré, y compris à *L'Idiot* avec qui ça s'est très mal terminé. Ce qui m'a obligé à faire *L'imbécile de Paris*, pour répondre à Jean-Edern Hallier, à son arrogance (sourire).

Très jeune, en 1978, à 23 ans, j'étais parti aux Etats-Unis pour créer une collection de livres sur le dessin, c'est une idée que j'avais déjà. Mon éditeur a fait faillite, je me suis retrouvé comme un con aux Etats-Unis, à faire de la peinture en bâtiment alors que j'étais parti pour être directeur de collection, ce qui ne m'a pas empêché d'aller rencontrer énormément de dessinateurs underground, principalement à San Francisco. En fait je n'aimais pas trop tous ces dessinateurs underground, ce qui me plaisait c'était Steinberg,



Topor

Brad Holland... Steinberg, mon père avait des livres de lui, et de Topor, de Chaval, et tout ça. Siné, le dessin que j'ai mis en couverture du *Cahier dessiné*, Napoléon qui se met la main dans la braguette — c'est le premier dessin d'humour qui m'a fait rire ! Pour moi, ce dessin-là valait 10 000 bandes dessinées. Le dessin d'humour c'est extraordinaire, c'est une pensée et aussi une vision des choses, comme Tati, quoi. Steinberg, j'ai bien aimé qu'il ait été un dessinateur d'humour, de voyage... Et qu'après il soit un artiste, qu'il s'éclate, en faisant des choses qu'on voit dans l'exposition. Je vais faire un livre des dessins d'humour de Steinberg. Il faut commencer par là, parce qu'en France on ne le connaît pas. J'ai envie de développer la collection dans la collection des *Cahiers dessinés* sur le dessin d'humour. A Angoulême, à notre stand, on voit des gens de 25 ans qui achètent les bouquins de Chaval, qui rigolent, c'est vraiment réjouissant.

Rare de voir tant de dessins différents rassemblés dans une seule expo...

C'est la première fois. La première fois qu'il y a ces passerelles entre du dessin d'artiste, et du dessin d'humour et du dessin d'art brut, sans hiérarchie, ni entre les gens connus et les gens ignorés. Cette exposition a été conçue pour montrer un langage, pas pour montrer des vedettes. Aucun musée actuel ne peut faire une exposition pareille, parce qu'ils n'ont pas l'imagination, ni l'audace. C'est grâce à Martine Lusardy (directrice de la Halle Saint-Pierre) qui a quand même fait son trou dans cette ville en faisant un endroit extraordinaire, contre vents et marées.



Steinberg

¹ Pierre Fournier (1937-1973), collaborateur de Charlie-Hebdo, fondateur de La Gueule ouverte.

Le vernissage a eu lieu le 17 janvier, 10 jours après la tuerie à Charlie-Hebdo... Dans l'expo, il n'y a pratiquement pas de dessins politiques...

Il y a ceux de Willem. Pas tellement parce que c'est un dessinateur politique, mais parce que dans son dessin politique, il y a du dessin, contrairement à je ne sais combien de dessinateurs qui ne dessinent pas... Ils font des blagues, le dessin n'apporte rien, c'est souvent de la sous-bande dessinée, du mauvais Franquin, c'est assez terrifiant. Le dessin de presse, ça évoque tout de suite la lâcheté des rédacteurs en chef, l'inculture



Willem

le public c'est l'inconnu. Quand on est descendu dans la rue, à part tous les pignoufs qui avaient un panneau "Je suis Charlie", j'étais frappé justement par les gens qui ne se prenaient pas pour des panneaux publicitaires, qui étaient juste là, tous les autres qui comme moi n'avaient pas de panneau, je n'avais pas besoin d'avoir marqué "Je suis Charlie", je suis là, ça suffit, j'ai pas de slogan, c'est pas une manif, quoi, on est là, eh ben c'est le mystère d'être là, parce qu'il y a une émotion, on est pas seulement dans l'émotion, on est dans une, comment dire, c'est difficile à décrire justement... C'est un mystère pourquoi tant de gens sont descendus dans la rue.

Moi, je suis venu pour Honoré, parce que je le connaissais un peu, assez mal, j'avais envie de faire un livre avec lui, on en avait parlé, j'aimais beaucoup ses dessins et puis voilà un type qui méritait absolument pas – aucun méritait – de mourir, mais lui encore moins que les autres, parce que ce type était tellement doux... Et puis j'y allais aussi pour les Juifs qui sont morts. J'y allais pour quelque chose qui nous dépasse. Le crime nous dépasse toujours, surtout le massacre. Ce que je peux dire sur le rapport entre l'exposition et ces événements, c'est sûr qu'il y a une émotion particulière des gens qui viennent dans l'exposition pour voir les dessins de Reiser, de Gébé... J'espère que cette sensibilité va amener les gens à réfléchir sur le bon dessin. Je le répète tout le temps : un bon dessin c'est un beau dessin et puis un dessin qui n'est pas beau, il est mauvais. Voilà.

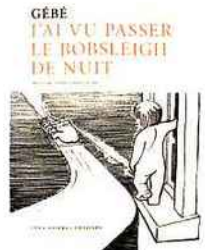
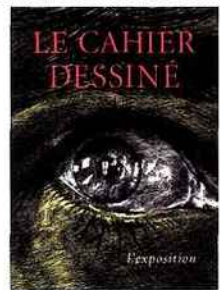
Parlant de Gébé, sa BD *J'ai vu passer le bobsleigh de nuit*, que tu as republiée, ça se confond avec l'idée que le dessin est ancré dans l'enfance, que dessiner, c'est poursuivre ses rêves d'enfance.

Bien sûr. D'abord, c'est notre premier langage abouti, le dessin, parce qu'on dessine tous assez bien quand on est des enfants, il y a une sorte d'égalité entre nous, c'est pas comme le sport... On dessine jusqu'à 10, 12 ans, et puis après la société rentre en nous, et la publicité, les images, etc., et la plupart des gens arrêtent de dessiner. Quand on voit une exposition ou des livres de dessins, inconsciemment ou consciemment, on retrouve notre enfance. C'est pour ça que le dessin

nous parle, c'est vraiment notre premier langage, et on est ébahi de voir que des gens ont réussi à développer ce langage, même des gens qui ont un langage très simple, je pense à Paul Klee, Miro, on est touché, parce qu'en fait, c'est vrai, Miro, il y a un immense rapport à l'enfance. Entre parenthèses, pour moi, *Le Bobsleigh de nuit*, c'est la plus belle bande dessinée que je connaisse. Ça a été un choc pour moi quand j'ai lu ça dans *Hara-Kiri*, un journal que j'aimais pas trop, j'ai trouvé ça tellement fou, tellement juste, tellement beau, poétique et drôle en même temps, et là j'ai compris qu'on pouvait dire des choses avec des dessins. C'est une bande dessinée qui a changé ma vie, vraiment. Pour moi, Gébé avec Copi, c'est les deux plus grands. De loin! Non mais c'est bien d'avoir des Jeux olympiques du dessin! Non, je plaisante... C'est vraiment des gens que j'aime beaucoup.

> Exposition *Les Cahiers dessinés*, La Halle Saint-Pierre, 2, rue Ronsard, Paris 18^e, jusqu'au 14 août 2015. Le catalogue de l'expo est aussi le n°10 des *Cahiers dessinés*.

> Gébé, *J'ai vu passer le bobsleigh de nuit*, *Les Cahiers dessinés*.



Bruno Schulz

profonde de ces gens-là... Tous ces gens sont faux culs, ils n'avaient qu'à les publier ces horribles caricatures de Mahomet, de mauvais dessins, pourquoi ils ne les ont pas publiés si c'est tellement bien la liberté d'expression. La vraie liberté d'expression, ça voudrait dire qu'il y a des dessinateurs géniaux qui peuvent dessiner dans les journaux parce que leurs dessins sont aussi beaux que les dessins de *L'Assiette au beurre*. Aujourd'hui, quelqu'un de *L'Assiette au beurre*, ou même un Topor qui viendrait dans un journal, il se fait jeter tout de suite. Un Steinberg, il se fait jeter! C'est ça la réalité, la vérité du dessin de presse, c'est que les bons, les grands dessinateurs, se feraient jeter comme des malpropres, sous des prétextes débiles que ça vend pas, que ça attire pas le public, que les lecteurs comprendraient pas, ce blabla insupportable! Ces gens ont tort en plus, parce qu'ils croient penser à la place de leur public, mais



PICTO PRESTO

Mix & Remix



C'est bien la première fois qu'on parle d'un prix Médicis dans *Fluide Glacial*. Mais c'est aussi la première fois que le Médicis essaie est allé à un livre mi-écrit, mi-dessiné: le *Manifeste Incertain 3* de Frédéric Pajak (éditions Noir sur blanc). Pajak finit d'accompagner l'écrivain allemand Walter Benjamin jusqu'à ce qu'il se suicide en septembre 1940, pour échapper à la Gestapo; tout en faisant le grand écart avec Ezra Pound, le poète américain viré fasciste halluciné en Italie mussolinienne.



Nouvelle fournée de Chaval aux *Cahiers dessinés*: *Monsieur le chien, je présume?* Dès le premier dessin, "Chien savant tombant sur un inculte", tout est dit. L'humour pétrifié de Chaval, ses jeux de mots pince-sans-rire, ses allégories loufoques, ses bonshommes chauves, ses chiens apathiques...



Les *Cahiers dessinés*, encore: *Les Grandes Filles*, recueil des images en papier découpé de la dessinatrice suisse Anna Sommer. Des papiers de couleur, des motifs de tapisserie, un cutter: Anna Sommer découpe et assemble avec des doigts d'enchanteresse scènes poétiques ou érotiques, portraits d'inconnus ou de musiciens (les lecteurs de *Vibrations s'en souviendront*).